

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 7

Artikel: Quelques remarques sur le tir à la mitrailleuse
Autor: Isler
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques remarques sur le tir à la mitrailleuse.

Le tir de fauchage.

A part le tir avec tous les freins bloqués, désigné en allemand par «Punktfeuer», et qui s'emploie soit pour chercher ou vérifier une hausse, soit pour battre un but de dimensions très restreintes (mitrailleuse, pièce d'artillerie) le feu d'une mitrailleuse est un tir de fauchage. Or, le fauchage peut s'opérer en largeur, en hauteur, obliquement, ou encore couvrir une zone d'une certaine étendue, tant en largeur qu'en profondeur.

Pour le fauchage latéral et le fauchage en élévation, je crois que tout le monde est d'accord sur la manière de procéder : un frein est bloqué pendant le tir, l'autre est desserré et permet le fauchage.

C'est au sujet du fauchage oblique que les avis commencent à différer sensiblement. Je connais, à ce problème, quatre solutions qui ont, je crois, toutes leurs partisans :

1. Le tir par paquets ou fauchage en escaliers. On décompose la ligne oblique en un certain nombre de secteurs que l'on considère chacun comme une ligne horizontale. Pour une ligne qui ne diffère pas trop sensiblement de l'horizontale, ces secteurs seront grands et peu nombreux. Au contraire, si la ligne est fortement oblique, ils seront petits et très nombreux. Dans ce dernier cas, il faudra très souvent repointer sa pièce et ne tirer que de courtes séries. On perd, de cette manière, l'avantage que l'arme automatique présente sur un fusil ordinaire. On n'inquiète qu'une très petite partie de la ligne à la fois, tandis que le reste des tirailleurs, par un feu tranquille et bien ajusté, auraient vite fait de démolir notre mitrailleuse. Dans la grande majorité des tirs, que j'ai vu exécuter d'après cette méthode, j'ai eu l'impression qu'une vingtaine de tireurs auraient remplacé avec avantage la mitrailleuse. L'effet maté-

riel aurait été le même, l'effet moral aurait été supérieur, parce qu'ils auraient, dès le commencement, arrosé toute la ligne, et je suis sûr que, pour arriver au même résultat, ils auraient brûlé moins de munitions.

2. Le fauchage oblique en plaçant d'avance le trépied obliquement, de façon que, sans changer l'élévation, on puisse battre tout le but. Cette méthode donne de très bons résultats, mais n'est applicable que quand on n'a à battre qu'une seule ligne oblique et que cette ligne est d'une pente régulière.

3. Le tir avec les deux freins desserrés, la main gauche au volant, la main droite à la poignée droite, le levier de détente et son cliquet étant manœuvrés avec le pouce droit seul. On se heurte avec cette méthode à de très grandes difficultés, d'abord on a l'impression de n'avoir pas sa machine en main. C'est à peu près l'impression d'un cavalier qui n'est pas sûr de sa monture, alors qu'il doit tirer le sabre pour le défilé, il a le sentiment que sa main gauche ne lui suffit pas pour tenir son cheval. Le jeu des deux mains, dont l'une doit tourner le volant, l'autre pousser l'arme latéralement et actionner la détente, alors que le tir provoque une assez forte trépidation, demande une très grande habitude et ne peut pas procurer, même avec des tireurs bien instruits, de très bons résultats.

4. Tir avec les freins desserrés, l'élévation débrayée. Le tireur tient son arme des deux mains et suit, l'œil à la lunette, la ligne à battre. Cette méthode de fauchage est très peu usitée chez nous, je ne l'ai jamais vue enseigner au cours de mes nombreux services avec les mitrailleurs. On éprouve certaine crainte instinctive à laisser le tireur manier son arme librement et l'on juge les trépidations trop fortes pour lui permettre de maintenir son arme dans la direction voulue.

Au cours du dernier service de relève, j'ai eu l'occasion de procéder avec un certain nombre de bons tireurs de ma compagnie, à des essais comparatifs des méthodes 3 et 4. Ces essais m'ont prouvé que la crainte du tir débloqué est injustifiée et que cette manière de tirer est de beaucoup préférable aux trois autres systèmes mentionnés plus haut. Si le trépied est solidement fixé en terre et que le tireur dispose d'appuis solides pour ses coudes, il tient son arme très fermement en

main et a pleine confiance dans son tir. Il peut facilement suivre la ligne oblique dans la lunette pendant le feu. J'insiste sur les appuis pour les coudes. Pour le tir couché ces appuis sont absolument indispensables, que l'on tire avec l'arme débrayée ou non ; ils doivent être assez hauts et aussi stables que possible ; on les tapera avec la pelle avant de les utiliser. Les deux coudes pouvant être considérés comme deux points fixes, et offrant une large base, la stabilité de l'arme est bonne. D'autre part, le mouvement de la mitrailleuse pendant le tir est plus facile et beaucoup plus sûr de cette façon-là qu'en le décomposant en un mouvement vertical et un mouvement horizontal, actionnés chacun par une seule main.

Passons maintenant au fauchage sur une zone large et profonde.

Là aussi nous avons différentes méthodes. La première, consiste à faucher latéralement, à différentes reprises, sur toute la longueur du front à battre, en utilisant chaque fois une hausse différente. Ce procédé donne de bons résultats quand on a suffisamment de temps à sa disposition.

Une seconde méthode consiste à faucher latéralement en tenant la pièce de la main droite et en tournant de la main gauche le volant pendant le tir, de façon à obtenir une gerbe en forme d'un huit couché. Ce procédé donne de bons résultats, mais offre, cependant, les mêmes désagréments que la méthode 3 mentionnée plus haut. Le tireur n'est, au fond, plus tout à fait maître de sa pièce, il ne peut pas se rendre exactement compte de son tir et doit se contenter de décrire son huit en y prêtant toute son attention ; je répète que le travail combiné des deux mains, à la pièce et au volant, est d'une exécution compliquée.

Dans ce cas aussi, je considère, me basant sur mes expériences, que le tir à l'arme libre est de beaucoup préférable quand il s'agit de battre rapidement une zone. L'attention du tireur se fixe sur le but ou le terrain qu'il doit battre et n'est pas distraite par des difficultés d'ordre technique.

Un autre cas où le tir avec la pièce libre s'impose, est celui où il s'agit de battre une colonne de marche ou une subdivision en ordre serré. Qui n'a pas vu de ces tirs où l'on cherche la hausse,

tous les freins bloqués, après quoi l'on fauche tranquillement sur la colonne que le directeur de l'exercice a l'amabilité de supposer immobile plusieurs minutes durant, jusqu'à ce que le fauchage soit terminé. A mon avis, il faudrait que, dès le commencement d'un tir sur un but de ce genre, le tireur ait sa pièce libre dans les deux mains, qu'il tire une centaine de cartouches sur la colonne en s'efforçant d'obtenir une dispersion réduite, puis sans interrompre son tir qu'il inonde tout le terrain avoisinant, où la colonne s'est dispersée pour se soustraire au feu de ses projectiles. Il est essentiel de profiter du moment où la colonne, cherchant une formation moins dense, devient un essaim pour l'arroser du plus grand nombre de projectiles possible. Si à ce moment on interrompt le tir, afin de repointer sa pièce, comme on le voit faire dans la grande majorité des cas, on perd la plus belle occasion d'enlever à cet ennemi, déjà démoralisé par une première grêle de balles, toute envie de se reformer.

Je n'ai nullement l'intention d'introduire par ces lignes de nouvelles méthodes de tir ; je tiens seulement à attirer l'attention de mes camarades sur certains dangers et certains désavantages qui sont basés uniquement sur des préjugés. Je me réserve d'ailleurs de parler prochainement d'une autre application de tir débrayé.

Mon but serait atteint, si mes camarades, actuellement au service, faisaient les mêmes essais que moi. Je suis persuadé que, eux aussi, arriveront à la conclusion que ce tir présente des avantages sérieux.

Capitaine ISLER,

Cp. Mitr. Att. III/2.

